

— Je m'en aperçois, ronchonna Dugourdeau, qui commençait à en avoir plein le cul des pays libres. Désireux d'en finir avec tous ces emmerdements, il se carapatta à la gare et deux heures après il filait sur Rome à toute vapeur.

Cette fois, son voyage s'opéra sans anicroche. Mon type portait bien encore son galurin défoncé et son falzar déchiré qui l'avaient fait prendre pour un conspirateur, mais il y avait dans le train un tel fouillis de costumes bigarrés qu'on ne fit pas attention à lui.

Mille bombes, c'est tout de même bath, de se frusquer à sa fantasia, avec du bleu, du rouge, du vert, de la soie ou de la laine, de la filasse ou n'importe quoi, que de se faire l'esclave de cette putain de mode, de se foutre un tuyau de poêle sur la gueule et une lévite, noire comme la conscience à Ferry, si on est un homme ; — ou une queue de cheval sur la trombine et un faux-cul au derger, si on est une femme.

Dugourdeau, rapapilloté, reluquait les petites Italiennes, très girondes avec leurs jupes écarlates et leurs corsages échancrés qui le faisaient loucher.

(A suivre).

PETITE POSTE. — P. Roubaix. — B. Billy. — M. Angers. — S. Saint-Pierre. — R. Argenton. — C. Thizy. S. Chaumont. — J. Reims. — Reçn galette. Merci.
Rovigo, Barcelone. — S. V. réclame de tes nouvelles donne lui en.

Aux copains qui envoient des vers. — N'en jetez plus, nom de dieu ! Il me faudrait un canard grand comme un drap de lit pour les fourrer tous, et encore ! Donc, ne vous fâchez pas de ne pas les voir paraître, — y a vraiment pas mèche.

L'imprimeur-gérant, WEIL.
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.

CHEZ LES PAYSANS

Il y a bougrement d'années que le Père Peinard a fait son tour de France ; n'importe, je m'en souviens comme si c'était hier.

Le baluchon sur l'épaule, j'ai fait la pige au Juif-Errant ; j'ai trimardé sur les routes, usant beaucoup plus du train onze, que des diligences.

Plus souvent qu'à mon tour, il m'est arrivé de roupiller dans une grange, enfoncé jusqu'au cou dans la paille ou le foin. Plus souvent qu'à mon tour, j'ai eu les tripes vides, le ventre aux talons, sans une vieille croute à casser.

Tout ça, voyez-vous, c'est les hasards du trimard ! Puis quand j'arrivais dans un patelin ou les pétrousgniass avait déguerpi, j'y faisais une pose. C'était grâce à la pluie et à la neige, quand les routes, de vieilles bigottes, sont défoncées comme gueulasse soit-il !

Je tâchais de dégouter une turne quelconque ; vieille boutique ou écurie ; je m'en foutais ! Pour enseigne j'accrochais à la porte une paire de vieux

philosophes, baillant comme des huîtres. Après quoi je battais la semelle, cognant comme un enragé, rapetassant tous les godillots du village.

Eh foutre, j'étais vite acclimaté ! Ça ne faisait pas long feu, en un rien de temps je faisais une sapée créée concurrence au perruquier. C'est chez moi qu'on venait chercher les nouvelles, savoir tous les potins du canton. Ah, nom de dieu, ce qu'on en tailait des bavettes, ce qu'on en a eu des prises de bec !

Quand le temps empêchait les paysans d'aller aux champs, fatigués de bricoler chez eux et ne voulant pas aller à l'auberge faire des dépenses, c'est dans mon trou qu'ils rappliquaient.

Habituellement le luxe était de sortie, ça puait plus ia misère qu'autre chose. On se foutait bien de ça, mille bombes, pourvu qu'on pût jacasser !

Turellement, ayant déjà des idées dans la caboche, j'étais toujours *le rouge* de l'endroit ; on m'appelait *partageux*.

Et les paysans gueulaient, disant que le jour où ceux de la ville viendraient pour partager leurs terres, faudrait voir, nom de dieu ! Chacun prendrait sa fourche et on piquerait chouettement les fesses à ce tas de muscadins.

Sans trop savoir si je ne disais pas de gnoleries, vu que j'étais pas très ferré en socialisme à l'époque, je montais sur mes grands chevaux : « Bougres

d'andouilles, qui donc veut prendre vos champs ? C'est le noble et le curé qui vous montent le coup, avec ces rengaines de sorcières... Tiens, toi, le Suisse qui brailles comme un âne, qu'est-ce que je foutrais bien de ta vigne ? Sacré couillon, je ne suis pas foutu de la biner ou de la tailler ! Alors quoi, j'en ferais de la saucisse ?

« Tu n'y es pas, mon vieux cochon, ceux de la ville n'ont jamais voulu te chopper ta vigne ni autre chose.

« Ce qu'ils t'ont toujours dit et ce que je te répète, c'est que vous devez faire un nouveau 93. Le jour où les ouvriers secoueront les puces à leurs patrons, vous devez, vous les croquants, foutre en l'air les nobles, les prêtres et toute la séquelle.

« Ta vigne est si chouette, d'ailleurs, oh là là ! Y a plus de pierres et de rochers qu'autre chose. Celles du Noble, passe encore, elles sont riches et bien exposées. Dans l'ancien temps, il a foutu le grappin sur les beaux endroits, laissant à vos pères les mauvaises terres, où à force de trimer ils ont pu faire pousser quelque chose.

« Et pourtant le Noble a-t-il jamais foutu un coup de pioche à ses vignes ? Jamais de sa putain de vie ! C'est le Toupinou et ses gas qui les cultivent.

« Pour lors, quand viendra le coup de chien, c'est à vous de prendre les vignes du Noble et de tous

les richards qui ne cultivent pas eux-mêmes. Puis au lieu de les partager comme des serins, faudra les laisser en commun ; vous les cultiverez en chœur et vous y trouverez bougrement de bénéfice.

« Et quand vous aurez tâté du système, hé bien ! nom de dieu, foi de Peinard, je dis que vous foutrez à bas les murs de vos vignes, et ces cochons de noisetiers et de buissons qui vous prennent la place de deux rangs de souches. Cela fait, toi le Suisse, qui me prends pour un loufoque, tu iras trouver les copains et d'un commun accord vous réunirez vos propres vignes à celles que vous aurez choppées aux richards, afin de les cultiver toutes à l'afilée... »

« S'il y a un grincheux qui veuille garder son bien et le cultiver tout seul, vous le laisserez faire bande à part, il en pâtira plus que vous... »

Dame, ces histoires-là faisaient rouspéter bougrement. Des jeunes, des gas délurés prenaient encore assez bien la chose ; mais les vieux ! Ça n'entrait pas dans leur caboche et ils rengâinaient :

« Ce que tu nous chantes est très beau ; si tous voulaient... mais voilà l'emmerdant, tous ne veulent pas !... »

Du coup, mille bombes, je me rebiffais :

« Mais, nom de dieu, commencez donc à vouloir vous mêmes ! Si chacun attend que le voisin se décide vous attendrez mille ans.

« D'ailleurs ruminez un brin, sacré tonnerre ! Vous n'avez pas encore foutu vos vignes en commun, malgré ça vous envoyez bien vos moutons paître dans les communaux tous ensemble.

« Autre chose, le four où vous cuisez le pain, il n'est à personne, et il est à tous ! C'est-il bête, hein ? Ceux qui en ont besoin s'en servent... Est-il jamais arrivé que les femmes se soient foutues des peignées à propos du four ? Non jamais... jamais elles n'ont voulu cuire à deux à la fois... Donc, puisqu'il y a mèche de s'arranger pour le four, sans se chauffer, y aurait mèche de s'arranger pour tout, nom de dieu !

— Ah flûte, tu me casses la tête, sacré Peinard, que faisait le Suisse, viens boire un coup de frais à la cave.

— Je veux bien, nom de dieu, mais on en recausera.

LA MANIFESTATION DU 1^{er} MAI

Cette sacrée manifestance fout tout sans dessus dessous, nom de dieu !

Le plus rigolboche, c'est de voir la frousse qui a pris aux fesses tous les chefs sociaux, qui la faisaient bougrement à la pose.

Du coup, en Allemagne, les bouffe-galette sociaux, Liebnicht en tête, ont tourné casaque carrément. « Pas de manifestation, mille bombes, qu'ils braillent comme des bourriques, puisque notre empereur ne veut pas... »

Foutre non, il n'en veut pas de manifestation, ce teigneux de Guillaume ! Il vient de donner des ordres à tous les assassins patentés, autrement dit aux officiers de l'armée, pour qu'ils se préparent à cogner dur et ferme sur le populo.

Avant longtemps, nom de dieu, nous verrons Liebnecht, un sacré Joffrin allemand, sucer l'oreille du Teigneux et dire qu'il en sort du miel.

Ces jean-foutres d'ambitieux sont capables de toutes les cochonneries !

En France, Constans, jaloux de la rosserie de Guillaume, essaie de lui faire la pige. Il ne veut pas qu'il y ait de manifestation et il fait gueuler bien haut que si le populo s'avise de sortir le bout du nez, il le lui fera couper par ses flicks et par ses soldats.

Reste à savoir, nom de dieu, si les bons bougres seront assez niguedouilles pour se laisser assommer sans se rebiffer.

Quant aux chefs, ils sont comme ceux d'Allemagne, bougrement emmerdés. La chose tourne mal, ils avaient manigancé un petit fourbi qui leur aurait fait une chouette réclame électorale, et voilà qu'il n'en est quasiment plus question.

Quatre pelés et un tondu devraient à leur avis aller porter, à ce qu'ils appellent les *pouvoirs publics*, une pétition en guise de torche cul.

Les choses en sont là. Toujours est-il que quantité de chambres syndicales se préparent à faire leur petite balade et que si Constans faisait trop le malin, ça pourrait bien tourner contre lui.

LES OUVRIERS ÉTRANGERS.

Y a eu du potin ces jours derniers, au Vigan, près de Nîmes. Trente ouvrières italiennes, qui avaient été embau-

chées par l'usine des filatures et corderies de Saint-Euzeli, rappliquaient par le train.

Du coup tout le patelin était en révolution. Six cents ouvriers attendaient les étrangères à la gare, pour leur faire avec des sifflets une réception épastrouillante. Ce qu'ils leur reprochent, c'est de venir en France faire baisser les salaires, en acceptant une paye dérisoire.

Les ouvriers casseurs de sucre ou lèche-culs étaient là aussi, mais pour recevoir les italiennes.

A toute la bande les bons bougres ont fait jusqu'à l'usine, un pas de conduite fadé; sifflets et gueulements, tout ron-

*
*
*

Eh bien, mille bombes, les ouvriers français sont dans leur tort, en s'en prenant aux italiennes!

Cette sacrée question des étrangers revient sur l'eau à tous coups; comme les gouvernants n'ont qu'un intérêt, voir les prolos des divers patelins se manger le nez, ils ont foutu un impôt sur les étrangers, — histoire de foutre de l'huile sur le feu, et d'entretenir la zizanie entre les bons bougres des divers pays.

C'est à nous d'être marioles, d'ouvrir l'œil et de ne pas nous payer de balivernes.

Sont-il donc bien coupables les pauvres copains qui crèvent la faim en Italie, qui n'ont pas un brin de polenta ou de macaroni à se foutre sur la langue, quand ils acceptent les propositions d'embauchage des patrons français?

Quand le ventre gargouille et qu'on a les tripes plates, on pense à les remplir, et rien qu'à ça, nom de dieu! Et deux mots de français, savent-ils ce que nous gagnons par jour?

Ce que le patron veut bien leur donner, ils l'acceptent, heureux encore de turbiner à ce prix.

Foutez-vous à leur place, les aminches, imaginez que vous n'avez plus à bouffer que des briques à la sauce aux cailloux; un salop vient vous proposer de faire le cheval, moyennant la soupe et le bœuf, et, bondieu, sans être plus rossard qu'un autre, vous acceptez!

Ah, nom de dieu, vous ne pensez pas plus à la baisse des salaires qu'au roi du Dahomey, à ce moment-là.

Ça arrive tous les jours, mille bombes, qu'un ouvrier fasse débaucher un copain et prenne sa place à dix sous de moins par jour.

Les provinciaux qui rappiquent à Paris, les auverpins, les savoyards et les autres, travaillent à meilleur compte que les parisiens.

Les Français qui foutent le camp en Angleterre ou aux Etats-Unis font le même coup que les Italiens qui viennent chez nous, ils font baisser les salaires!

C'est tout naturel, nom de dieu, le type qui arrive dans un patelin n'en connaît pas les habitudes et se laisse plumer par les patrons, — jusqu'au jour où, plus à la coule, il se rebiffe et se fait payer le prix.

*
* *

Donc, nom d'un foutre, nous sommes des trous du cul de nous chamailler entre prolos! C'est aux singes, et rien qu'à eux qu'on devrait s'en prendre.

Voyons, faut pas être bien malin pour saisir que le pauvre bougre qui crève la faim ne peut pas discuter les conditions — et n'a qu'un droit: accepter celles que lui fait l'exploiteur, sans souffler mot.

Pour lors, les ouvriers étrangers qui rappiquent turbiner en France ne sont pas fautifs; si nous avons à nous en prendre à quelqu'un, c'est aux capitalistes qui les font venir et leur paient le voyage!

Cognons donc sur ces chameaux et laissons les pauvres

macaronis, de même que les Allemands ou les Belges en paix. Quand ils verront de quoi il retourne, ne craignez rien, nom de dieu, ils se foutront illico à la besogne et nous donneront un coup de main pour cogner sur les singes.

CHASSE AUX SINGES

Eh foutre, est-ce que la chasse aux patrons serait ouverte? On le dirait, nom de dieu! Turellement elle se fait sans permis.

A Rouen, le 3 avril au matin, un entrepreneur de camionnages, type pas gobé du tout, recevait de la part d'un de ses cochers, avec qui il s'était chamailé, quatre balles de revolver dans la caboche.

Exploiteur jusqu'au bout des ongles, à ce singe le pompon, pour filouter les salaires de ses ouvriers, — et aussi pour esquinter les chevaux. Le cocher, un zigue nommé Hamelin, — et aussi le coup et foutu au bloc.

Quand aux journaloux bourgeois qui ont raconté l'histoire, ils s'étaient précautionné à l'avance: ils avaient râflé sur le marché toutes les bottes d'oignons, afin de pouvoir en toute sincérité y aller de leur petite larme.

Pauvre patron, lui si bon, si doux! si bien considéré par la population de l'endroit.

*
* *

Et de deux! A Tourcoing ce coup-ci; pays rempli de grosses usines de tissage.

Un ouvrier d'un des plus grands bagnes, la fabrique de Vanoutryve, située à Blanc-Sceau, avait été foutu à la porte par le directeur, comme un chien galeux.

Foutu en rage, car c'est terrible de se voir enlever le pain de la bouche par la rosserie d'un chef, il a de trois coups de revolver escoffié le directeur.

Après quoi, ne voulant pas que les enjuponnés jouent avec lui comme un chat avec une souris, il s'est fait sauter le caisson; il n'est pas mort du coup, mais il n'en vaut guère mieux, le pauvre bougre!

* * *

La chasse aux patrons est la conséquence de la société actuelle. Tant qu'il y aura des exploités qui suceront les prolos comme des vampires, on verra des fourbis pareils.

Ce n'est pas comme sur des lapins qu'on tirera sur les singes — mais nom de dieu, comme sur des tigres!

Aujourd'hui je ne peux que coller le fait au galop, j'en reparlerai, nom de dieu, la semaine prochaine avec des renseignements sûrs que des bons bougres de là bas vont m'expédier.

LE DAHOMEY.

Eh bien, nom de dieu, ça y est en plein, le Dahomey va être un nouveau Tonkin. Les carcasses de nos pauvres troupes vont moisir par milliers dans les marais empestés de ce cochon de pays.

Les gouvernants viennent d'expédier des navires pour bloquer la côte et empêcher qu'on n'apporte de la poudre sans fumée et des fusils à répétition aux Dahoméens.

Car les aminches, quoi qu'on nous rabâche, y a pas que les français qui aient de la poudre sans fumée et des fusils Lebel; — tous les gouvernants en ont! Et y a des finauds, qui toujours à l'affût d'une affaire de commerce, en passeront aux moricauds de là bas.

C'est dire, mille bombes, que nos pioupious auront du coton, et n'avalent pas les négriots avec la même facilité qu'on avale des prunes à l'eau de vie.

Ceux qui n'auront pas été escoffés pendant la bataille, ne reviendront pas dans leur village, foutre non! Le Dahomey est le plus infect pays qu'il y ait au monde, les natu-

rels n'y vivent pas vieux; — crève comme des mouches. — pour ce qui est de nous, on y

Et dire, nom de dieu, que des milliers et des milliers vont se faire escoffier pour l'honneur de ce cochon de drapeau; à ce qu'on veut nous faire gober! J'y coupe pas; le pêcheur de fairé du fouan, — vu que nous sommes assez d'adams pour nous emballer comme des trous du cul, chaque fois qu'on nous parle de venger ce morceau d'étoffe.

Eh, mille bombes, qu'ils le vengent donc eux-mêmes et qu'il nous laissent à nos petites affaires. Pourquoi donc ne s'embarquent-ils pas pour le Dahomey tous ces monteurs de coup qui nous la font au patriotisme?

Y a rien de fait! Ils préfèrent rester au coin de leur feu, et expédier les pauvres bougres se faire assassiner.

* * *

Le jour où nos fistons auront été assassinés en grand nombre au Dahomey, ce jour-là seulement le populo commencera à ouvrir les quinquets.

Il sera trop tard, nom d'un foutre! C'est pas quand la guerre sera finie qu'il faudra faire de la rouspétance, ça ne servira de rien, — c'est maintenant qu'il faudrait agir! Car c'est la guerre que font nos pousse-cailloux, en Afrique!

Les bouffe-galette sont partis en vacances sans donner leur autorisation; mais ils ont laissé carte blanche à la dizaine de crapules du ministère. Constans et ses compères vont en profiter pour expédier des soldats en quantité.

Ci sera le même coup que pour le Tonkin. Les ministres d'alors, cette charogne de Ferry en tête, la patte graissée par les financiers ont commencé la guerre.

Les bouffe-galette de l' Aquarium laissaient faire, votant les millions qu'on leur réclamait. Pourquoi protester, tpuisque Ferry leur bouchait la gueule avec des gratifications?

Le jour où le populo a vu clair dans cette affreuse histoire, il a fait du pétard, nom de dieu. Alors les bouffegalette de se laver les pattes, et de dire tranquillement : « C'est pas nous qui avons fait le Tonkin, c'est Ferry!... débarbouillez-vous avec lui... »

Mais bougres de bandits, vous êtes aussi scélérats que Ferry, vous lui avez toujours donné toute la galette qu'il réclamait. Il vous faisait le petit boniment d'usage : le coup du drapeau, du patriotisme, — et vous vous laissiez faire, gagnant gros à ce jeu-là!

De ceux-là qui ont voté le Tonkin, beaucoup sont encore à l'Aquarium et sûrement ils useront pour le Dahomey du truc qui leur a si bien réussi pour le Tonkin.

Reste à savoir, si le jour où la moutarde montera au nez du populo, il se contentera de faire comme à la défaite de Lang-Song et gueuler dans les rues; ou bien si s'attendant carrément à la besogne il ne foutra pas à la Seine, sans distinction, aucune toute la bande de l'Aquarium.

BARBOTTAGES MUNICIPAUX

Qui donc disait que ça ne sert à rien les conseillers municipaux? — Mon pauvre Père Peinard, pose ta chique et fais le mort.

Ça sert les conseillers municipaux, à preuve le truc bougrement rupin qu'ils viennent de dégouter pour emplir leurs profondes. Ah, ils ne s'emmerdent pas à la Volière!

Au 29 mars dernier ils ont fait une émission soi-disant publique de quelques centaines de mille d'obligations de la Ville de Paris.

Une émission, vous savez ce que c'est, les copains? C'est un fourbi de roublards pour faire sortir des poches d'un tas de particuliers, la galette qu'ils ont empilée avec peine. Cette belle galette, une fois arrivée dans les cais-

ses municipales, sert à engraisser un tas de cochons, plus feignasses les uns que les autres.

Que voulez-vous, faut négliger aucunes ficelles pour plumer les gogos et vivre aux crochets du populo.

C'est à quoi ont pensé les fricoteurs du conseil. Comme tous les gouvernants, ils sont trop les compères des financiers pour ne pas être à la coule des tripotages; ils ont fait la hausse en couvrant eux-mêmes l'émission. De sorte que les types assez daims pour vouloir à tous prix des obligations de la Ville, les ont payé plus cher et, grâce à ce petit fourbi, les conseillers municipaux ont empoché un sacré bénéf.

Qui donc disait que ça ne sert à rien les conseillers municipaux?

COUPS DE TRANCHET

Vive la liberté! — Eh foutre, les bourgeois n'aiment pas qu'on les emmerde! Ils le prouvent à chaque coup que les enjuponnés foutent un socialo dans les pattes des douze potirons de la cour d'assises, ces rossards le salent ferme. Rien d'épatant à cela, ils ont le ventre plein, ça les empêche de digérer d'entendre des rengaines en faveur des mistouffliers.

Mardi c'était encore le tour de *l'Egalité* de passer à tabac. Pour deux articles qui ne sont que les idées que chaque bon bougre a dans la bouillotte, Zévaco a écoppé de quatre mois et 1000 balles d'amende; Caillava le gérant, trois mois et 1000 balles; Couret, qui avait oublié de se présenter, a eu 15 mois et 3000 balles.

Continuez mes cochons, un de ces quatre matins le populo vous revaudra toutes ces crapuleries.

*
**

Foire municipale. — Pour faire la pige à la foire aux pains d'épice, on va ouvrir la foire électorale à Paris.

Ils'agit d'expédier 80 jean foutres s'engraisser à la Volière municipale.

Le premier tour de passe-passe aura lieu le 27 avril; le deuxième tour le 4 Mai.

Les aminches ce jour-là le Père Peinard ira voir la femme torpille à la place de la Nation.

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

Tarascon sur Ariège. — La dèche est partout, nom de dieu ! Partout les pauvres bougres suent et triment comme des forçats.

Vraiment les bœufs et les ânes sont plus heureux que les hommes : on les ménage, crainte qu'ils ne crèvent par trop de travail. Leurs étables sont plus chouettes que les sales cahutes où nichent les peinars. Quant à la croustille, les bêtes l'ont à gogo; les hommes, c'est pas ça, — plus ils travaillent, moins ils gagnent.

Cette vie est la même pour tous ! Aussi bien, nom de dieu, pour ceux qui cultivent les champs, que pour ceux qui turbinent en atelier.

A Tarascon par exemple, des douzaines de campagnards viennent bazarder du bois chapardé au bois communal. Ils tirent de leurs fagots dix-huit sous, vingt sous au plus. Ce qu'ils ont trimé pour faire leur provision, c'est rien que de le dire; et en plus, toujours l'oreille en l'air, crainte de voir rappliquer le garde-champêtre, avec procès-verbal à la clé, et emmerdements de tous les diables !

Chipper des bûches au bois communal, quel crime ! D'après la loi, vaut mieux que le bois pourrisse et que les pauvres bougres endurent la faim.

Vingt sous, nom d'un foutre, y a pas gras ! Surtout quand il y faut avec faire boulotter cinq ou six personnes.

Pourquoi endurer ces horreurs, pourquoi ne pas se rebiffer carrément ?

Voilà le hic, nom de dieu ! Y a cette sacrée prêtraille qui fait prendre en patience leur misère aux pauvres bougres : « Plus on endure de mistouffles en ce bas monde, plus on sera heureux au ciel. »

Sacrés jean-fesses, si vous croyez ce que vous rabâchez pourquoi êtes-vous gras et luisants comme des porcs ? On la connaît, celle-là, nom de dieu ! Vous dites aux pauvres bougres de subir leur malheureux sort, parce que sans ça vous ne pourriez pas vivre en feignasses et faire bombance.

Oui foutre, c'est de nos peines qu'est faite votre vie heureuse; le jour ou assez marioles nous refuserons de nous esquinter le tempérament pour vous engraisser, vous et les richards; — ce jour-là nom de dieu, si vous voulez bouffer, vous devrez comme les frères et amis, empogner une bêche, ou apprendre un métier.

Et turellement, nom d'un foutre, le pain qu'actuellement vous nous otez de la bouche, nous le mangerons, — nous et nos loupiots.

Troyes. — La saison est aux couillonnades dans les églises. Il y a une dizaine les naturels de Sainte-Savine recevaient un torche-cul leur annonçant que le soir y aurait à l'église du patelin, grande conférence contradictoire, par les R.R. P.P. Neujuteux et Belanus.

A l'heure ou les loups-garous sortent faire leurs farces, une sacrée ribambelle de bigots, de bouffeuses de pains à cacheter, de putains et de marloupiers, s'acheminaient en rang d'oignon, pour aller entendre les deux paillards ensoutanés.

Y avait aussi nom de dieu, quelques prolos qui esquintés par le turbin quotidien, et trop peinars pour se payer le cirque, étaient heureux de se faire une pinte de bon sang en écoutant les boniments des révérends pères.

Quelle comédie, foutre, c'était bougrement plus chouette qu'au théâtre; les deux arlequins ont été si rigouillards qu'à un moment donné il ont été interrompus par un charivari galbeux.

« Je demande la parole..... as-tu fini.... T'as de soireux.... Voyous.... Têtes de cochons.... A bas les raticheons.... Au chenil le bon dieu.... merde.... mange !... »

Et bien d'autres ! C'était un concert bougrement plus spirituel que les flouffous de l'orgue. On a chanté la Carmagnole et peu s'en est fallu qu'on ne foute la fessée aux deux papelards.

Mais, nom d'un foutre, tous les salops se soutiennent dans notre putain de société. Les enjuponnés du Palais d'Injustice n'ont pas vu le coup de rigolade d'un bon œil. Dame, à flanquer des pommes cuites aux ensoutanés on apprend à en foutre aux enjuponnés : entre copains faut se soutenir.

C'est pourquoi tous les gas d'allure que les bigottes ont pu reconnaître, entre autres le compagnon Duhoux, sont cités au comptoir d'injustice ; ils vont être poivrés, pour avoir foutu « des entraves au libre exercice d'un culte. »

Chacun aura son tour, nom de dieu, le jour n'est pas loin où les socialos se revengeront et foutront dans les tinettes tous les poux mystiques, les punaises de sacristie, et les morpions capitalistes qui nous sucent et nous rongent.

LE PÈRE PEINARD.

Petite poste. — P. Bordeaux. — F. Gourraya. — M. Flémalle. — B. Sedan. — P. Lyon. — L. Cette. — G. Valence. — P. Troyes. — W. Flixecourt. — M. Gambrai. — M. Gambrai. — M. Nimes. — J. Grenoble. — B. Lyon. — F. Amiens. — B. Limoges. — B. La Machine. — B. Revin. — reçu galette merci.

N. Londres. — Il n'a paru que deux numéros du Bandit du Nord.

L'imprimeur-gérant, WEIL.

Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.

PAPIER TORCHECULATIF

Hardi, les aminches, faut numéroter nos abattis ! Le Père Peinard est poursuivi pour l'article *Manifestation du 1^{er} mai*, paru dans le n° 56.

L'autre vendredi, une gueule à claques radinait à l'imprimerie, réclamant Weil. Un chouette copain était là, qui en deux temps et trois mouvements envoie le type à Dache, le perruquier des zouaves.

— Pour lors, que fait l'animal, je vas lui laisser un papier, — et illico il se fuit.

Cochon de papier que celui qu'il avait laissé. C'était une convocation pour la cour d'assises, écrite toute en argot de la haute. Quel gribouillage ! C'est pour le maintien de la cour d'assises, écrite respect des riches de la Propriété, de l'Autorité, du qu'ils doivent avoir la tête déformée les types qui se foutent à étudier ces bricoles.

Jugez-en d'ailleurs, en voici une tranche :

Donné assignation à M. Weil Lucien, imprimeur-gérant du Père Peinard à comparaître le vendredi 18 avril à onze heures du matin devant la cour d'assises de la Seine, pour être jugé sur la prévention :

1° D'avoir à Paris en avril 1890 directement provoqué à commettre le crime de pillage, la dite provocation non suivie d'effet, en publiant à la première page un article